

## L'homme et l'animal : une lecture de Voltaire (20 avril)

### Etude de texte :

Voltaire (1694-1778)

Article « Bêtes » du *Dictionnaire philosophique* (1764)

### Présentation du texte :

Le *Dictionnaire philosophique* a connu un certain succès et de nombreuses parutions à partir de 1764. Il fit pourtant scandale et fut brûlé à maintes reprises. Destiné à plaire à un public aristocratique en lui proposant de « petits chapitres qui ne fatiguent pas l'esprit », il a pour objectif de combattre « l'Infâme » et de promouvoir la tolérance.

L'article « Bêtes » constitue une réponse à la théorie des « animaux machines » que développe Descartes en 1646, selon laquelle les bêtes agissent comme des horloges et n'ont pas de sensibilité. (texte en annexe) Il s'agissait pour Descartes d'une hypothèse scientifique permettant de comprendre le vivant, mais les implications morales d'une telle réduction de l'animal ont suscité de vives réactions chez des auteurs comme La Fontaine, Gassendi, et ici Voltaire. D'ailleurs, cette théorie, qui associe l'animal à une machine, ne cesse pas de nous interroger encore aujourd'hui, et nous verrons combien ce débat reste actuel.

Il est en tout cas intéressant de voir que Voltaire se penche sur la question animale dans un ouvrage de philosophie.

L'article s'insère entre les articles « Beau, Beauté » et « Bien (Souverain bien) »

### BÊTES

« Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines privées de connaissance et de sentiment<sup>1</sup>, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, etc. !

Quoi ! cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, et en cercle sur un arbre ; cet oiseau fait tout de la même façon ? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois n'en sait-il pas plus au bout de ce temps qu'il n'en savait avant les leçons ? Le serin<sup>2</sup> à qui tu apprends un air le répète-t-il dans l'instant ? n'emploies-tu pas un temps considérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il se méprend et qu'il se corrige ?

Est-ce parce que je te parle que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées ? Eh bien ! je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction et celui du plaisir, que j'ai de la mémoire et de la connaissance. Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison, agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, et ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines méssaraïques<sup>3</sup>. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, machiniste, la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature. [...] »

Notes

1 : ici, sentiment : sensibilité, sensation

2 : Serin : petit oiseau dont le chant est fort agréable, et auquel on apprend à siffler, à chanter des airs.

3 : Veine méssaraïque : veine qui recueille le sang du gros intestin.

## **Introduction :**

Il ne s'agit pas, dans ce texte, d'une simple définition du mot « bêtes », mais d'une réponse à la théorie de Descartes selon laquelle les animaux sont des machines.

Pour Voltaire, les animaux, comme les êtres humains, sont perfectibles et sont dotés de sensibilité.

A la lecture de ce texte, on peut se demander ce que voit Voltaire quand il voit l'animal.

On peut suivre la structure du texte pour saisir le raisonnement du philosophe.

### **1- Voltaire s'oppose à Descartes : (premier paragraphe)**

*« Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines privées de connaissance et de sentiment<sup>1</sup>, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, etc. ! »*

On voit ici combien il s'agit pour Voltaire de répondre à Descartes, et ce, plus d'un siècle après le *Discours de la méthode* (1637) (texte en annexe). L'implication du philosophe est d'emblée visible dans le texte par la répétition de l'adjectif exclamatif « quelle », qui ouvre le texte, et par la forme exclamative de la phrase de même que par la violence du vocabulaire « pitié », « pauvreté ».

### **2-Voltaire voit que les animaux sont perfectibles : (deuxième paragraphe)**

Le philosophe utilise trois exemples pour montrer que les animaux sont perfectibles : l'oiseau, le chien de chasse et le serin.

*« Quoi ! cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, et en cercle sur un arbre ; cet oiseau fait tout de la même façon ? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois n'en sait-il pas plus au bout de ce temps qu'il n'en savait avant les leçons ? Le serin<sup>1</sup> à qui tu apprends un air le répète-t-il dans l'instant ? n'emploies-tu pas un temps considérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il se méprend et qu'il se corrige ? »*

Il montre comment l'oiseau adapte la forme de son nid aux exigences du terrain, comment le chien de chasse dressé par son maître a progressé grâce aux leçons qu'il a reçues, comment le serin reprend son chant pour l'améliorer. Le vocabulaire de l'apprentissage, consacré aux animaux, souligne leurs capacités à accueillir des connaissances.

### **3-Voltaire voit que les animaux ont de la sensibilité : (troisième et quatrième paragraphes)**

Voltaire distingue la sensibilité affective, c'est-à-dire les sentiments, et la sensibilité physique, c'est à dire les sensations.

#### **a-sentiments**

*« Est-ce parce que je te parle que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées ? Eh bien ! je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction et celui du plaisir, que j'ai de la mémoire et de la connaissance. »*

Voltaire montre que le langage ne suffit pas à montrer que l'on a des sentiments : les expressions corporelles et les physionomies du visage sont d'autres formes d'expression, tout aussi parlantes. Donc les animaux, qui ne parlent pas, peuvent aussi avoir des sentiments. Avec l'exemple du philosophe et son air affligé, il s'inscrit lui-même dans cet article, pour démontrer que les sentiments peuvent s'exprimer sans le langage. Il implique le lecteur dans sa démonstration en le tutoyant pour l'investir davantage dans son raisonnement.

Ainsi, l'exemple du chien qui a perdu son maître et qui témoigne de la joie en le retrouvant montre bien la capacité des animaux à ressentir.

*« Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison, agité, inquiet, qui descend, qui monte,*

*qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses. »*

L'accumulation des verbes d'action entremêlés par les sentiments du chien permettent de démontrer que les émotions du chien s'expriment dans sa conduite, dans ses gestes et dans ses aboiements.

Voltaire choisit des exemples frappants, mais aussi des exemples du quotidien, connus de tous, pour illustrer son propos, de l'oiseau au chien en passant par le « philosophe » accablé, en lequel chacun peut se reconnaître.

### **b-sensations physiques : (cinquième et dernier paragraphe)**

L'homme, au contraire, est capable de cruauté en le disséquant vivant. La dissection montre la même conformation physiologique entre les hommes et les mammifères.

*« Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, et ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines mézaraiques<sup>3</sup>. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, machiniste, la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature. [...] »*

Le philosophe en appelle à la nature pour montrer que deux organismes similaires partagent les mêmes sensations. Le « tu » employé peut ici renvoyer à Descartes, que l'on devine dans la formule « machiniste »

Au passage, le philosophe remarque que les chiens sont davantage capables d'amitié que les hommes.

Par leur observation et par la comparaison avec l'être humain, Voltaire déduit que les animaux sont perfectibles et qu'ils ressentent des émotions et des sensations.

### **Conclusion :**

Voltaire regarde plusieurs animaux et cette observation le conduit à infirmer la théorie des « animaux machines » de Descartes. Son point de vue sur l'animal donne un exemple de tolérance et de bienveillance, mais témoigne aussi d'une capacité de décentrement, dans laquelle il remet en question la cruauté humaine et son défaut d'amitié, au regard du chien.

Quand Voltaire voit l'animal, il voit le compagnon de l'homme, capable comme lui de perfection et de sensibilité, mais il voit aussi l'homme avec ses imperfections et ses cruautés.

L'article « Bêtes » conduit le lecteur à s'interroger sur l'animal, mais aussi sur son rapport à l'animal, et sur sa propre conduite d'être humain. Dans cette perspective, on peut s'interroger sur le choix du titre de l'article « Bêtes » et non « Animaux ». Nous rappelant l'étymologie de ces mots évoquée au début de cette séance, nous pouvons nous demander si le choix du mot « Bêtes », qui exclut l'homme et qui est péjoratif, n'est pas ironique ici, tant Voltaire montre que nous avons de choses à partager avec les animaux. A moins que le mot « bêtes » ne désigne pas ici les animaux, mais les êtres humains qui refusent de les considérer comme des êtres sensibles. Le ton provocateur de l'article nous permet d'envisager cette interprétation...

### **Propositions de lectures cursives :**

La Fontaine *Les Fables*, et notamment le *Discours à Madame de la Sablière* (livre IX)

Georges Orwell *La ferme des animaux*

Vercors *Les animaux dénaturés*

Art Spiegelman *Maus*

Joseph Ponthus *A la ligne - feuillets d'usine*

Sylvain Tesson *La panthère des neiges*

Conférence : Emmanuelle Pouydebat, directrice de recherches au CNRS au laboratoire  
« Mécanismes adaptatifs et évolution », Muséum national d'Histoire naturelle (MNHN)  
[https://www.dailymotion.com/video/x65sbjk#tab\\_embed](https://www.dailymotion.com/video/x65sbjk#tab_embed)

## Ouverture - texte écho : l'observation de l'animal permet à la pensée de se développer

**Sylvain Tesson (né en 1972)**

***La panthère des neiges, 2019***

*Dans cet extrait, Sylvain Tesson l'observe une panthère des neiges, avec deux amis photographes, au terme d'une très longue attente:*

"Elle se leva, fila derrière un rocher, réapparut sur la pente. Son pelage se mêlait aux buissons, laissant une traînée *poikilos*. Ce mot de la Grèce antique désigne la peau tachetée du fauve. Le même terme décrit le chatolement de la pensée. La panthère, comme la pensée païenne, circule dans le dédale. Difficilement saisissable, elle palpite, accordée au monde, pavoisée. Sa beauté vibre dans le froid. Tendue parmi les choses mortes, paisible et dangereuse, mâle avec un nom femelle, ambiguë comme la plus haute poésie, imprévisible et sans confort, bigarrée, moirée: c'est la panthère *poikilos*.

Le chatolement disparut pour de bon, La panthère des neiges s'était évaporée. La radio crépita:

-Vous l'avez? dit Munier.

-Non, perdue, dit Léo."

*Texte intéressant :*

*-dans le regard porté sur l'animal compris comme une "apparition",*

*-dans le lien fait entre l'animal et une pensée "chatoyante",*

*-dans le renvoi à la Grèce antique,*

*-dans son aspect très poétique également,*

*- dans sa réflexion sur le langage,*

*Tout cela permis par l'observation de l'animal.*

**Annexe :**

**Descartes, *Discours de la méthode* (1637) Vème partie (extrait)**

[...] ceux qui, sachant combien de divers automates, ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pièces, à comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les autres parties qui sont dans le corps de chaque animal, considéreront ce corps comme une machine qui, ayant été faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée et a en soi des mouvements plus admirables qu'aucune de celles qui peuvent être inventées par les hommes.

Et je m'étais ici particulièrement arrêté à faire voir que, s'il y avait de telles machines qui eussent les organes et la figure extérieurs d'un singe ou de quelque autre animal sans raison, nous n'aurions aucun moyen pour reconnaître qu'elles ne seraient pas en tout de même

nature que ces animaux ; au lieu que, s'il y en avait qui eussent la ressemblance de nos corps et imitassent autant nos actions que moralement il serait possible, nous aurions toujours deux moyens très certains pour reconnaître qu'elles ne seraient point pour cela des vrais hommes. Dont

le premier est que jamais elles ne pourraient user de paroles ni d'autres signes en les composant,

comme nous faisons pour déclarer aux autres nos pensées. Car on peut bien concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle en profère quelques-unes à propos des actions corporelles qui causeront quelques changements en ses organes, comme si on la touche en quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on veut lui dire; si en un autre, qu'elle crie qu'on lui fait mal, et choses semblables ; mais non pas qu'elle les arrange diversement pour répondre au sens de tout ce qui

se dira en sa présence, ainsi que les hommes les plus hébétés peuvent faire. Et le second est que, bien qu'elles fissent plusieurs choses aussi bien ou peut-être mieux qu'aucun de nous, elles manqueraient infailliblement en quelques autres, par lesquelles on découvrirait qu'elles

n'agiraient pas par connaissance, mais seulement par la disposition de leurs organes. Car, au lieu que la raison est un instrument universel qui peut servir en toutes sortes de rencontres, ces organes ont besoin de quelque particulière disposition pour chaque action particulière ; d'où vient qu'il est moralement impossible qu'il y en ait assez de divers en une machine pour la faire agir en toutes les occurrences de la vie de même façon que notre raison nous fait agir. Or, par ces deux mêmes moyens, on peut aussi connaître la différence qui est entre les hommes et les bêtes. Car c'est une chose bien remarquable, qu'il n'y a point d'hommes si hébétés et si stupides, sans en excepter même les insensés, qu'ils ne soient capables d'arranger ensemble diverses paroles, et d'en composer un discours par lequel ils fassent entendre leurs pensées ; et qu'au contraire il n'y a point d'autre animal tant parfait et tant heureusement né qu'il puisse être, qui fasse le semblable. Ce qui n'arrive pas de ce qu'ils ont faute d'organes, car on voit que les pies et les perroquets peuvent proférer des paroles ainsi que nous, et toutefois ne peuvent parler ainsi que nous, c'est-à-dire, en témoignant qu'ils pensent ce qu'ils disent ; au lieu que les hommes qui, étant nés sourds et muets, sont privés des organes qui servent aux autres pour parler, autant ou plus que les bêtes, ont coutume d'inventer d'eux-mêmes quelques signes, par lesquels ils se font entendre à ceux qui, étant ordinairement avec eux, ont loisir d'apprendre leur langue. Et ceci ne témoigne pas seulement que les bêtes ont moins de raison que les hommes, mais qu'elles n'en ont point du tout. (...) Et on ne doit pas confondre les paroles avec les mouvements naturels, qui témoignent des passions, et peuvent être imités par des machines aussi bien que par les animaux; ni penser, comme quelques anciens, que les bêtes parlent, bien que nous n'entendions pas leur langage; car s'il était vrai, puisqu'elles ont plusieurs organes qui se rapportent aux nôtres, elles pourraient aussi bien se faire entendre à nous qu'à leurs semblables.